

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

“ Je te vois, toi qui me connais si bien, te demander pourquoi je ne me suis pas tué ?

“ Eh bien ! c'est parce que je ne veux pas que les forbans, qui ont fini par couler le *Crédit de l'Ouest*, se croient à tout jamais délivrés de moi.

“ J'ai la folie de persister à croire que plus tard je pourrai prendre une revanche éclatante.

“ Les plaies d'argent ne sont pas mortelles.

“ Cependant, c'est vrai, je vais causer de nombreux déchirements ; je vais briser bien des situations ; je vais être rendu responsable d'effroyables malheurs ; mais, si lourdes que soient mes fautes, c'est surtout la fatalité qui m'a écrasé.

“ Si j'avais pu braver la tempête pendant une semaine encore, j'étais sauvé.

“ Tous les éléments se sont déchainés contre moi ; je suis bien forcé de couler à pic.

“ Mais encore une fois, je ne puis croire que je ne surnagerai pas. Il me semble être au milieu de l'Océan en furie, assailli par les lames les plus furieuses ; et pourtant je ne veux pas mourir.

“ Adieu, Georges ; parmi toutes les ruines qui vont s'accumuler, je n'aurai pas le dernier chagrin d'y voir celle de Kerlor.

“ Dans mon affreuse situation, je suis accablé par un remords de moins. Tu ne joindras pas tes malédictions à celles des malheureux que le désastre va affoler... Qui sait si tu ne me plaindras pas ?

“ Reçois les adieux de celui qui n'ose plus, aujourd'hui, se dire bien qu'il soit au fond de lui et pour toujours ton vieil ami.

“ JACQUES RONAN-GUINEC.”

Oui, l'édifice s'était écroulé.

Les troupes des hauts barons mises en déroute s'étaient ralliées avec le temps, et la tactique avait été changée.

Au lieu de viser un effondrement foudroyant, on avait attaqué une à une les affaires lancées par le *Crédit général l'Ouest*.

Jacques Ronan-Guinec avait résisté vaillamment ; mais il devait être écrasé sous le nombre de ses ennemis.

Alors, dans la furieuse mêlée, où il s'élançait tête baissée, comme un bon Breton qui fonce sur ses adversaires, il avait continué à renvoyer quelques horions.

Pendant les armistices, son sang-froid n'était pas revenu. Il avait voulu s'étourdir avant de s'engager dans de nouvelles batailles.

Il avait semé l'argent follement, se créant de nouveaux besoins pour réaliser l'impossible.

Ses chevaux de courses étaient régulièrement battus. Jacques avait mis un demi-million sur la bête qui devait gagner facilement une poule à Longchamp ; elle n'avait même pas figuré dans les trois premiers.

Les rivaux du jeune homme ne dédaignaient pas les plus viles manœuvres pour arriver à l'entamer ; ils avaient acheté l'entraîneur et le jockey.

Il suffisait que Jacques prît position à la Bourse pour que les spéculateurs tentassent la contre-partie.

Il se vit débordé ; il retrouva un éclair de lucidité. Il alla trouver le directeur d'un grand établissement de crédit, qui ne lui était pas notoirement hostile, et lui offrit de lui céder pour vingt millions de titres d'une exploitation minière en Australie, subissant momentanément un temps d'arrêt, à cause de difficultés d'un ordre secondaire.

Il y eut une promesse verbale de prendre le “ paquet ”.

Mais au moment où Jacques demanda l'exécution de cette promesse, on l'éconduisit purement et simplement.

Une vie infernale commença pour le spéculateur. Il perdit la notion de la droiture, prenant où il les trouvait les munitions qui lui manquaient.

Les dépôts, les comptes courants, les comptes de chèques se confondirent dans l'esprit du directeur du *Crédit général de l'Ouest*.

Avant tout, il voulait sauver l'établissement qu'il avait créé ; tous

les moyens de défense lui paraissaient bons, pourvu qu'il arrivât à empêcher la panique finale.

Il faisait racheter les titres de sa maison, quand ils allaient être dépréciés ; il continuait à rémunérer son énorme capital ; bref, il distribuait des dividendes fictifs à ses actionnaires ou à ses obligataires.

Déjà trois ou quatre journaux de chantage l'avaient violemment attaqué ; il les avait traduits en correctionnelle ; la marée envahissante ne pouvait être endiguée ; elle finirait par tout engloutir.

Jacques constata avec terreur qu'il lâchait pied.

Ses adversaires l'avaient acculé dans un bas-fond où il s'enlisait progressivement. Il persistait à se défendre, mais il ne pouvait déjà plus rendre les coups qu'on lui portait.

Et toujours, pour faire face aux liquidations, il puisait dans les coffres du *Crédit général de l'Ouest*, sans que son conseil d'administration, aveuglé par son assurance, pût l'en empêcher.

L'argent des uns servait à désintéresser les autres ; les demandes de remboursement augmentaient ; les porteurs de titres qui vendaient devenaient sans cesse plus nombreux ; il devenait impossible d'offrir une nouvelle affaire au public.

Jacques Ronan-Guinec luttait toujours avec la dernière opiniâtreté.

Il ne pouvait, malgré tout, admettre qu'il serait terrassé.

Quoique jeune, il savait l'histoire des financiers célèbres ; il se rappelait que bon nombre d'entre eux, au moment suprême où va sonner l'heure de la débâcle, avaient tenté un dernier effort et finalement triomphé.

Il voulait toujours croire à son étoile. Il donnait tout au hasard et attendait tout de lui. Il rêvait encore le prodige, le miracle...

Vingt fois, il se crut victorieux ; vingt fois il reperdit les positions si chèrement conquises.

Cette fortune féérique qu'un coup de baguette lui avait donnée, un coup de baguette la lui enleva. L'aveugle déesse l'abandonna complètement.

Ses dernières illusions tombèrent ; il vit qu'il était perdu. Il lui était impossible de régler ses différences à la fin du mois. Il n'avait plus qu'à prendre la fuite. Malgré l'égaré auquel il avait été en proie, les bons instincts qui survivaient en lui l'avaient porté à se souvenir de Georges de Kerlor, son camarade de collège, l'homme qu'il estimait le plus, qui lui avait confié sa fortune avec une si robuste bonne foi.

Jacques Ronan-Guinec voulut au moins que celui-là ne l'accablât pas.

Nous l'avons dit, le financier avait quelques jours de répit. Il en avait profité pour se rendre à Brest et de là à Kerlor.

Le passif du *Crédit général de l'Ouest* se chiffrait par un nombre invraisemblable de millions ; l'argent que Georges reprendrait ne changerait pas beaucoup la situation.

Mariana n'avait eu besoin que de lire les premières lignes de la lettre pour être fixée.

Cette fois rien ne l'empêcherait de se venger.

M. Jacques Ronan-Guinec ne reviendrait certainement jamais à Kerlor.

Mme Vernier ne remettrait pas sa lettre à Georges.

Elle la décacheta sans la moindre hésitation et la lut tout entière.

Elle eut l'odieux sourire que nous lui connaissons.

— Enfin ! dit-elle, voilà le commencement du malheur. Je savais bien que ces folles allégresses n'auraient qu'un temps !... Le vaisseau des Kerlor est en perdition, comme disent les bonnes gens du littoral... Tout ce luxe superbe dont ils écrasaient leurs contemporains va disparaître... Ah ! je ne m'attendais certainement pas à éprouver un tel plaisir en venant assister au mariage de mon cher cousin avec la belle Hélène de Penhoët.

Mme Vernier s'arrêta ; elle eut une contraction des sourcils.

— Oui, mais, reprit-elle, cette catastrophe va permettre à cette intrigante de jouer la comédie de la générosité... Elle va offrir à ses nouveaux parents l'argent que maître Nerville lui a fait retrouver... Georges célébrera cette générosité en termes hyperboliques.

Elle réfléchit encore et eut un hochement de tête ironique.

— Bah ! conclut-elle, Mme Georges de Kerlor ne tient pas encore ses piastres mexicaines. Et d'ici là...

XXVIII

CARMEN ET ROBERT

Mariana se promit de brûler la lettre de Jacques.

Jamais M. de Kerlor ne saurait que sa cousine avait eu le pouvoir de conjurer sa ruine.